

Journées européennes du patrimoine (32ème édition)
Samedi 19 et dimanche 20 septembre 2015

Villa
« Notre Dame Des Pins »
Quartier de l'Evescat à la Seyne sur Mer
Entre ombre et lumière

Gérard Jamin

Samedi 19 septembre 2015 à 15h, médiathèque « le Clos Saint Louis », la Seyne sur Mer

Notre Dame des Pins : historique et descriptif

Edifiée dans le quartier de l'Evescat, évêché en provençal – nom tiré de l'ancien prieuré bâti dans la partie nord-ouest du Crouton qui devint la résidence rurale des évêques de Toulon en 1694 –, située au pied de la colline Blanc où Bonaparte fit établir la batterie des Braves / ou des Chasse-coquins le 15 décembre 1793, la villa « Notre Dame des Pins » est un patrimoine multi-visages pour la ville de la Seyne sur Mer.

Le nom de Notre Dame des Pins a pour source une ancienne statue de la « Vierge à l'enfant » située à l'angle sud-est du corps principal de la maison, en direction du Clos Saint Louis.

D'après Jean-Claude Autran, le quartier environnant, depuis le Clos Saint Louis jusqu'à la route des Sablettes (actuelle avenue Jean-Baptiste Ivaldi) a été longtemps appelé « quartier Notre Dame des Pins » (*grand doute sur la véracité de cette affirmation, JNP*). L'arrêt de bus situé au carrefour entre les actuelles avenues Salvador Allende et Henri Guillaume se nommait autrefois « Notre Dame des Pins » (*JNP*).

Historique

Ses origines remonteraient au début du 19^{ème}.

En effet, en 1829, Monsieur Pierre Denans, commissaire de la Marine à la Seyne, obtint en lot, dans l'acte de partage de la succession de son père, une propriété de plusieurs parcelles et dans laquelle se trouve la maison d'habitation principale.

En 1844, Monsieur Casimir Denans, capitaine au long cours à la Seyne et Monsieur Antoine Denans, son frère, docteur en médecine à Marseille, héritent de la propriété au décès de leur père.

En 1854, cette partie d'immeuble est achetée par Monsieur Edouard Aurezy et, en 1861, elle change de propriétaire suite à une adjudication remportée par Monsieur Simond, en clôture des poursuites en expropriation dirigées contre Monsieur Aurezy qui n'avait jamais payé le prix de son acquisition.

En 1879, ce Monsieur Simond, commis de comptabilité de la marine à la retraite, vend à Monsieur Chabert, fabricant de cordages domicilié à Marseille, une propriété rurale complantée en vignes, oliviers, labour et bois avec maison de campagne et toutes dépendances, y ayant aussi une carrière de pierres. Cet immeuble très vaste (il est limité au nord par le chemin de la Treille) figure au cadastral de la Seyne (quartier de l'Evescat) dans une vingtaine de numéros de la section E.

En 1920, Jane de Lunel, épouse de Maurice Tranchant depuis 1900 et dont elle a eu un fils en 1902 et une fille en 1904, entre en possession du domaine avec Madame Blanche Roger, la mère de Tranchant, veuve en premières nocces depuis un an et non remariée. Vivant là une partie de l'année, Maurice Tranchant de Lunel, contraint de quitter le Maroc en 1925, y passe dès lors plus de temps. D'après la responsable du musée d'art de Toulon, c'est là qu'il fréquente, entre autres, des personnalités du monde littéraire et artistique telles que Jean Cocteau, très ami de Lyautey, François Mauriac, Paul Morand, Jean Giraudoux et le peintre décorateur Christian Bérard (*tout ceci sous réserve*).

En 1932, quelque temps avant la mort de Maurice Tranchant de Lunel, le maréchal Lyautey, dont il était un ami intime, vient à la Seyne pour lui faire ses adieux au cours d'une dernière visite.

En 1950, la propriété dont est détachée la partie vendue à Monsieur Michel Pintard, ingénieur polytechnicien, futur directeur des Forges et Chantiers de la Méditerranée de la Seyne, appartient en propre à la comtesse de Lastic (née Paule Tranchant de Lunel), qui la tient de Madame veuve Tranchant (sa mère) et de Madame Blanche Roger, décédée à Notre Dame des Pins en 1935, dont elle est la petite-fille, et qui vient en lieu et place de son père, Maurice Tranchant de Lunel, prédécédé en 1932 à Notre Dame des Pins lui aussi.

Sont achetées par Monsieur Michel Pintard une dizaine de parcelles dont les numéros 1821 et 1824, sur lesquelles la campagne et ses dépendances se trouvent.

Par la suite, après la cession à la Seyne sur mer de deux bouts de terrain pour élargissement de deux virages en 1986, la famille de Monsieur Michel Pintard va vendre en 1999 la parcelle appelée communément « trou à ordures » à Monsieur Mallet et en 2006 celle correspondant à la résidence du « Clos des Tamaris ». Enfin en 2008, après démolition des dépendances, cette famille fait construire à leur place la résidence de l'Orangerie, soit cinq logements en locatif, en retenant pour ce projet, afin de respecter l'esprit du lieu, l'exemple architectural de la façade principale préexistante.

Descriptif

C'est avec Maurice Tranchant de Lunel, un homme hors du commun, que Notre Dame des Pins va connaître une période singulière. Directeur des Beaux-Arts au Maroc, sous le protectorat français avec Lyautey, et également connu comme un peintre aquarelliste au talent vigoureux, il y vit d'abord une partie de l'année à partir de 1920. Puis en 1924, avant son retour forcé du Maroc, un architecte de renom, Joachim Richard, est chargé de l'agrandissement de la maison de campagne de Notre Dame des Pins. Quelques dessins subsistent. Dès lors Maurice Tranchant de Lunel va y passer plus de temps.

Aménagée à la manière de Pierre Loti (Cf. la maison de Rochefort) ou de Lyautey (Cf. le château de Thoray en Lorraine où le maréchal avait transplanté tout un décor marocain), la demeure familiale, où Maurice Tranchant de Lunel installe également un atelier de peinture, est réputée :

- pour son décor et mobilier orientalistes : une autre vue de la salle d'entrée, un motif persan, la tour : céramique au-dessus de la porte, commode dite aux éléphants, une table marocaine, une autre table marocaine ;
- pour un exceptionnel ensemble de moucharabieh et menuiseries calligraphiées : moucharabieh escalier, frise coran + plateau, linteau cheminée ;
- et enfin pour sa fabuleuse fumerie d'opium (rénovée en 1985), surmontée d'un magnifique dôme en bois précieux ciselé : une fenêtre intérieure, une porte, une fenêtre extérieure ; la coupole, la lampe, la frise et le nécessaire ad hoc pour plusieurs personnes.

C'est l'ensemble de ses multiples voyages, tout particulièrement ses séjours au Maroc, qui lui ont permis d'acquérir force souvenirs matériels destinés à embellir sa maison seynoise. Encore vers 1945, comme en témoigne Monsieur Michel Couillaud, un proche de Jo de Lastic (la fille de Maurice Tranchant de Lunel), Notre Dame des Pins est toujours une véritable cour des miracles orientale.

Aujourd'hui, l'atelier de peinture et la fumerie d'opium sont encore là, de même qu'une partie du décor et une fraction du mobilier dont on se demande ce qu'il est advenu après le vol de nombreux meubles, il y a quelques années.

A l'extérieur, Notre Dame des Pins était entourée d'un vaste terrain, autrefois exploité et irrigué par plusieurs puits avec noria et bassin de retenue d'eau. Une parcelle était réservée à la culture du blé avec une aire de battage encore présente. On y trouvait aussi une flore abondante de type méridional (oliviers, caroubiers, jujubiers, orangers bigaradiers, cyprès, pins parasols, grenadiers, plaqueminiers, mimosas, néfliers, figuiers, palmiers, chênes verts, blancs et kermès, platanes, arbres de Judée, bougainvilliers, et autres cernaient l'habitat). Un jardin d'agrément composé d'une roseraie et de massifs de buis (jardin à la française) menait à la maison. Un poulailler, une écurie, un lavoir et quelques dépendances jouxtaient aussi la demeure.

Voici donc cette fameuse villa « Notre Dame des Pins » qui excite si vivement notre curiosité, tellement nous la pressentons chargée d'instant d'exception. Va-t-elle tenir toute ses promesses ?

Alfred de Curzon (1820-1895)

Séjour à Notre Dame des Pins 1870-1873

C'est à Madame Roisin, une historienne de l'art, seynoise d'adoption, que revient la découverte du premier moment magique de ce site, après qu'elle a été amenée, en 2013, bien servie par le hasard, à s'intéresser au peintre Alfred de Curzon.

En effet au cours de ses recherches, elle trouve qu'A. de Curzon est l'un des premiers personnages ayant contribué à faire de Notre Dame des Pins un lieu unique.

Voici comment Louis de Fourcaud le décrit, au physique comme au moral, après leur rencontre.

« Grand, d'une distinction achevée, mais par cela même un peu distante, les cheveux courts, la barbe blanche, les yeux noirs et pénétrants, tel il m'apparut d'abord ; puis sa bienveillance domina tout. Il s'exprimait en un langage simple, choisi, net et cordial, d'une voix bien timbrée. » Doté d'une mémoire prodigieuse et d'une vive imagination, A. de Curzon savait transcrire ses sentiments aussi bien par la plume que par le pinceau.

Né en 1820, « un jour d'éclipse du soleil, pendant qu'on battait le blé dans la métairie, à côté de la chambre de ma mère », précise-t-il dans ses souvenirs, et décédé en 1895, A. de Curzon est un peintre français de renom et un passionné d'art lyrique : il ne manquait pas un opéra de Gluck ou de Mozart.

Sa famille fait partie de l'aristocratie de l'ouest de la France et sa branche tient son nom de la châtellenie de Curzon (en Vendée) acquise en 1765. A 20 ans, il entre à l'école des Beaux-Arts de Paris. Là, il fraternise avec le cousin de sa future épouse. A 29 ans, il est classé 2^{ème} au prix de Rome dans la catégorie « paysages historiques ». A 32 ans, il se rend en Grèce avec l'architecte Charles Garnier qui construira, une dizaine d'années plus tard, son chef d'œuvre – l'Opéra de Paris – et dans lequel quatre grands tableaux (quatre groupes mythologiques) d'A. de Curzon devaient figurer. A 47 ans, on lui décerne une médaille à l'exposition universelle de 1867.

Dans les années qui suivent son mariage, en 1860, avec Amélie Sa(g)lio, à partir de Paris où ils demeurent, ils vont effectuer un certain nombre de cures dans des lieux différents. En effet, cette dernière, excellente musicienne qui poursuit ses études de composition avec César Franck, est atteinte d'une affection pulmonaire nécessitant des soins prolongés.

C'est dans ces circonstances qu'A de Curzon va louer, dans le Midi, une partie de la villa Notre Dame des Pins, à la Seyne sur Mer, où ils arrivent début juillet 1870, accompagnés de leur fils Henri âgé de neuf ans. A. de Curzon décrit ainsi la région dans laquelle il se trouve : « ce coin de la Provence est extrêmement riant ; toute cette presque île est couverte de bois de pins, de chênes-lièges et d'oliviers. Cela ne ressemble pas au golfe de Naples : c'est moins grand mais plus varié. » Ce séjour, qui devait être limité, va en fait durer trois ans en

raison des événements politiques d'alors (déclaration de guerre avec la Prusse le 19/7/1870, révolte de la commune l'année suivante) et des dégâts collatéraux subis par ses deux demeures parisiennes (l'une au Luxembourg, rue Notre Dame des Champs et l'autre à Passy où il a un hôtel).

Tout occupé à soigner sa chère malade, A. de Curzon va alors installer un atelier de peinture dans le cabanon « situé à cinquante pas de la bâtisse » et poursuivre son œuvre de peintre en s'inspirant des paysages de l'environnement qu'il découvre en faisant de longues promenades à pied, à proximité de la villa ou en excursionnant dans les sites remarquables des environs.

De cette période, on recense :

- environ 90 dessins et 30 peintures des alentours (source des Moulières ; rade de Toulon, vue des Sablettes, puis vue du coteau de Tamaris, vue de Notre Dame des Pins, vue de la colline Bellevue, vue de l'Evescat, vue du fort Napoléon ; sous bois Notre Dame des Pins, ...)
- et deux portraits de personnes dont il fait la connaissance :
 - Marie (10 ans), la fille du docteur Chargé, éminent homéopathe seynois, dont une grande partie de la propriété sera acquise quelques années plus tard par Michel Pacha pour la création de la station climatique de Tamaris ;
 - et l'abbé Victor Verlaque (26 ans), fils de Noël Verlaque, ancien directeur des Forges et Chantiers de la Méditerranée. Aumônier attaché au pensionnat de la Présentation à la Seyne, devenu chanoine titulaire de la cathédrale de Fréjus, chevalier de la Légion d'honneur, érudit distingué, Victor Verlaque mourut à Tamaris et fut inhumé dans le caveau de famille à la Seyne sur Mer.

A la même époque, Charles Garnier, son ami, fait bâtir un édifice célèbre, la villa « Charles Garnier », à Bordighera près de Vintimille, sur la côte italienne. Extrait d'une lettre d'A. de Curzon : « Notre Dame des Pins, 5 mai 1871, à Mme Charles Garnier ... Je me fais une idée merveilleuse du petit paradis que vous venez d'acheter et je suis bien touché du désir que vous avez de nous en faire jouir avec vous ... »

Le séjour à Notre Dame des Pins, de 1870 à 1873, est évoqué dans la biographie d'A. de Curzon rédigée par son fils Henri, en 1914, et intitulée « A. de Curzon , peintre(1870-1895) ». Dans cet ouvrage, on peut aussi y voir un dessin du salon de l'appartement loué à Notre Dame des Pins où figurent Amélie et Henri, avec pour légende : « le salon de Notre Dame des Pins (près la Seyne sur Mer), aquarelle 1871. »

Enfin, avant de tourner cette page, qu'il nous soit permis d'exprimer notre vive reconnaissance à Mme J. Roisin pour avoir découvert ce duo inédit, Notre Dame des Pins et A. de Curzon qui, en son temps, a dû songer à la manière immortelle dont sa statue seynoise serait coulée. L'œuvre est aujourd'hui commencée avec la très riche conférence donnée par Mme Roisin le 12 septembre 2015.

Maurice Tranchant de Lunel (1869-1932)

Notre Dame des Pins 1920-1932, maison vendue par sa fille en 1950

Cinquante ans après le passage d'A. de Curzon, c'est un autre personnage très original – Maurice Tranchant de Lunel- qui va faire de Notre Dame des Pins un lieu peu ordinaire et c'est à une autre historienne de l'art, Mme Nathalie Bertrand, maître de conférences à l'université d'Aix en Provence et bien connue de la Seyne, qu'il revient d'avoir donné du relief à cet artiste, d'une part au cours d'une conférence sur l'œuvre de cet architecte et le thème de l'orientalisme (prononcée en 2010) et d'autre part à l'occasion d'un exposé intitulé « Maurice Tranchant de Lunel, du Maroc à la Seyne sur Mer » (donnée en 2011).

Dans l'avis de décès publié par le Petit Var du jeudi 1^{er} décembre 1932, on peut lire : « les familles Tranchant de Lunel, de Lastic, Roger, Echemann ont la douleur de faire part de la perte cruelle qu'elles viennent d'éprouver en la personne de M. Maurice Tranchant de Lunel, « ancien directeur général des Beaux-Arts au Maroc », décédé en son domicile de N. D. des Pins à la Seyne. L'inhumation a lieu au caveau de famille à La Ferté-sous-Jouarre (en Seine et Marne), ville où il est né en 1869, rue du Port aux Meules et où une autre rue porte le nom de son oncle Georges Roger, directeur puis président du conseil d'administration de la société Générale Meulière et qui, après avoir pris sa retraite fait la découverte de l'ensemencement des fromages à pâte molle (comme le Brie). La Ferté sous Jouarre est alors la capitale mondiale de la meulière.

Issu d'une famille fabricant des meules à moulin, Maurice Tranchant fait ses études en Angleterre (au collège d'Eaton, puis à Oxford où il devient l'ami de l'écrivain anglais Rudyard Kipling, auteur du « Livre de la jungle »). Il entre en 1888 (à 19 ans) à l'école des Beaux-Arts à Paris – section architecture –, puis, en 1896, à l'académie Jullian pour se former à la peinture. Par la suite, architecte de profession, il sera aussi connu comme peintre aquarelliste de talent et par-dessus tout comme un voyageur attiré par les civilisations non européennes.

Entre 1898 et 1899, il voyage au Moyen Orient (Syrie-Irak) puis au Sénégal et en Guinée.

En 1900, il participe à la décoration du pavillon du Sénégal pour l'exposition coloniale et universelle de Paris. La même année il épouse Jane de Lunel. Il ajoute à son nom celui de son épouse.

Entre 1900 et 1905, il s'installe à Nice en tant qu'architecte, y construit quelques villas, fouille toutes les criques méditerranéennes à bord d'un yacht à voiles, le Saint-Alban, basé au cercle nautique de Nice et effectue en 1902 son deuxième séjour au Maroc, à Fès plus précisément.

En 1908, il retrouve Fès après avoir visité Tanger, la région de la Chaouia, et séjourné à Rabat auprès du sultan Moulay Abdelaziz répondant à l'invitation expresse de ce dernier.

Fin 1909, début 1910, Maurice Tranchant de Lunel repart pour « tout là-bas », c'est à dire pour la Perse, les Indes anglaises et l'Extrême-Orient (la Birmanie, le Cambodge avec Angkor, le Siam, l'Indochine avec le Tonkin, et la Chine).

En 1911, il retourne à Fès et séjourne à nouveau au Maroc de 1912 à 1924, période au cours de laquelle il devient fondateur de villes sous le protectorat français.

En effet, nommé par Lyautey en 1912 d'abord directeur du service des Beaux-Arts, des Monuments historiques et des Antiquités pour inventorier, sauvegarder les beautés artistiques du Maroc et sauver l'artisanat d'art marocain, sa mission consiste également à créer des centres urbains à l'usage des Européens afin d'éviter de renouveler des erreurs commises en Algérie et en Tunisie (conquises respectivement en 1830 et 1881) où les anciennes villes indigènes n'ont été que peu respectées.

De 1918 à 1919, Lyautey invite des personnalités à venir visiter le Maroc. Maurice Tranchant de Lunel les guide dans les médinas. Parmi elles :

- l'écrivain américain Edith Wharton qui va publier « Voyage au Maroc » faisant ainsi connaître l'œuvre du Protectorat aux Américains et Britanniques ;
- et la reine Elisabeth de Belgique qui va se lier d'amitié avec l'artiste-guide au cours de cet intermède.

En 1920, le général Gouraud réclame la présence de Maurice Tranchant de Lunel auprès de lui en Syrie afin de mettre sur pied un inventaire des monuments historiques syriens et libanais, identique à celui du Maroc.

Il est de retour au Maroc en septembre 1921 pour poursuivre le travail de restauration de la mémoire architecturale marocaine entrepris avec les medersas (écoles coraniques) de Fès ..., celles de Meknès et Salé, la kasbah et le jardin des Oudaïas à Rabat et les tombeaux saâdiens à Marrakech.

Enfin, en France, l'implication des populations musulmanes dans la guerre 14-18 ouvre le débat à la création en 1922 de la grande mosquée à Paris dont Maurice Tranchant de Lunel est le concepteur. En 1931, la visite de cet édifice sera l'un des points forts de l'exposition coloniale : elle contribuera à présenter la France comme puissance protectrice de l'Islam et se fondera dans l'idéologie de l'exposition patronnée par Lyautey.

Comme aquarelliste, Maurice Tranchant de Lunel se caractérise par son traitement plastique des sujets abordés. Ici ce n'est pas le dessin qui prime mais la couleur plus que les formes. Les ocres, les verts foncés, les dégradés de blancs et de bleus participent à la reconnaissance des paysages peints.

En tant que peintre orientaliste, il participe à de nombreuses expositions.

D'abord en juin 1912, avec des aquarelles rapportées de sa longue escapade de 1910 en Extrême-Orient où, comme précédemment au Moyen-Orient, l'eau est son fil d'Ariane. Voici le commentaire de Mylène Théliol à propos de l'une d'entre elles : « dans la baie d'Along, il représente pour la première fois un site vierge de marque humaine. Seule la beauté de la nature, déclinée en bleu, est présente. » Et voici le début de la préface consacrée à cette exposition : « Le peintre Tranchant est un orientaliste. Il note sur la palette idéale de sa sensibilité toutes les émotions éprouvées au cours de ses nombreuses expéditions artistiques. Il aime l'âme des peuples du Levant ; il l'a comprise et la fantasmagorie multicolore de leurs foules est restée dans ses yeux. » Et plus loin : « son pinceau s'est appliqué à retracer la mosquée d'Omar (Umar), les ruines de Persépolis et les anciens palais de Schéhérazade. Ses esquisses ont la poésie des contes orientaux. »

Puis en 1917, à Paris, à l'ouverture d'une exposition consacrée à l'art marocain (au pavillon de Marsan), Maurice Tranchant de Lunel présente des aquarelles comme sa « Fontaine

Nedjarine à Fès ». Cette dernière, ornée de zelliges¹ est placée devant et à côté de la grande entrée du fondouk² portant le même nom. Les architectures sont traitées en volume. Les décors émaillés sont simplement esquissés par des touches de couleurs différentes. Les personnages sont évoqués par les visages bruns et les amples burnous blancs, bleus et jaune-pâle. Ce tableau se décline d'après ces trois couleurs dominantes.

En 1918, Casablanca accueille le concours général agricole du Maroc, une foire économique. C'est l'occasion pour la nouvelle revue « France-Maroc », un mensuel créé en 1916, de réaliser dans le hall de l'hôtel Excelsior une exposition de peinture : parmi les peintres, nombreux sont ceux qui étaient présents à Paris en 1917, comme M. Tranchant de Lunel.

L'année 1922 est déterminante pour la peinture marocaine. A l'exposition coloniale et nationale de Marseille (à quelques lieues de Notre Dame des Pins), le Maroc a enfin son pavillon. Il est constitué de plusieurs édifices dont l'un est réservé à une rétrospective des œuvres des peintres qui ont séjourné au Maroc. Comme « le palais des anciennes colonies » ou « le palais de Madagascar », le « pavillon du Maroc » est réalisé par Joachim Richard. C'est ce même architecte qui agrandit en 1924 la villa Notre dame des Pins (achetée par les de Lunel et Roger en 1920) et qui aménagera quelques années plus tard le château de Thorey-Lyautey (en Lorraine) pour le maréchal.

« L'apport du Maroc dans la peinture orientaliste, c'est une lumière neuve. Car le Maroc est enveloppé d'une lumière très différente de celle qui écrase l'Afrique du nord ; c'est une lumière changeante et dorée qui tempère par sa douceur même la rudesse des choses, une lumière qui les baigne, fait corps avec elles et les unit par un lien palpable à la respiration lointaine de la mer.

Pour les yeux de l'artiste attentif, voilà en quoi elle s'éloigne de la qualité de la lumière jetée dans le domaine public par les peintres de l'Algérie et de l'Orient. »

En 1924, à l'occasion de l'agrandissement de Notre Dame des Pins, Maurice Tranchant de Lunel fait aménager un atelier pour se consacrer à la peinture et une tour dissimulant une fumerie d'opium pour s'adonner aux affres et délices de la boulette grillée et où il va recevoir nombre de personnalités fréquentant le monde des invertis et dont certaines notoirement connues dans les milieux opiomanes.

En 1925, Maurice Tranchant de Lunel est inculpé dans un scandale (avec deux affaires différentes, l'une pour incitation de mineurs à la débauche, l'autre pour infraction aux lois sur les stupéfiants) qui provoque son renvoi du Maroc.

Vers 1931, Jean Cocteau rencontre chez Maurice Tranchant de Lunel, Marcel Khill, qui était au service de ce dernier.

En novembre 1932, Maurice Tranchant de Lunel décède dans sa villa seynoise, dans un relatif anonymat et rejoint Alfred de Curzon au paradis des peintres. Sa mère, Blanche Roger, décèdera trois années plus tard, c'est-à-dire en 1935, dans cette même villa où elle a longtemps séjourné après l'achat de 1920.³

¹ Les zelliges sont des carreaux d'argile recouverte d'émail. Ils se caractérisent par un assemblage de mosaïques géométriques.

² Un fondouk est à la fois un entrepôt et un hôtel qui accueille les marchandises et les marchands de passage dans une ville.

³ Source principale : dictionnaire des orientalistes de langue française.

Lyautey (1854/Nancy-27 juillet 1934/Thorey)

Un ami intime de Maurice Tranchant de Lunel ; à ND des Pins le 21/4/1932

Dans un des articles de Jean Cocteau, intitulé « Retrouvons notre enfance », paru dans Paris-Soir le 14 août 1935 et repris dans le livre « Poésie de journalisme », figure l'extrait suivant à propos de Maurice Tranchant de Lunel décédé dans sa propriété seynoise en 1932 : « mort sans un salut et qui, à côté du maréchal Lyautey, organisa notre prestige marocain. ». Ce passage mérite qu'on s'y attarde. Qui est Lyautey ? Dans quelles circonstances a eu lieu leur rencontre ?

Né à Nancy en 1854, ce lorrain bâtisseur d'empire, habile pacificateur, fit toute sa carrière dans les colonies. C'est au Tonkin qu'il rencontre Galliéni (1894). Il le suit à Madagascar (1897). Nommé général en 1903, il mate des soulèvements locaux dans le sud-oranais avant d'être désigné comme commissaire résident général au Maroc en 1912, où il croise la route de Maurice Tranchant de Lunel.

Dans ce pays, Lyautey va mettre en œuvre les grands principes de colonisation appris de Galliéni : pacifier en gagnant le cœur des indigènes, élever leur niveau de vie en respectant l'originalité de leur civilisation.

Secondé par Mangin et Gouraud, il vient à bout avec les faibles moyens dont il dispose de toutes les insurrections, même lorsque la première guerre mondiale le contraint à renvoyer en France la majeure partie de ses troupes et il entreprend une œuvre de développement économique et social. Chargé du ministère de la guerre en 1916 (décembre), il démissionne dès 1917 (avril) et repart poursuivre son action dans ce Maroc qu'il aime et où il peut donner sa pleine mesure. Il est nommé Maréchal en 1921. Cependant, il rentre en France en 1925 car le gouvernement qui le considère avec méfiance lui a enlevé le commandement des troupes chargées de lutter contre Abd-el-Krim.

C'est cette année-là que le paquebot « Le maréchal Lyautey », construit aux Forges et Chantiers de la Méditerranée (F.C.M.) pour le compte de la Compagnie de navigation Paquet, est mis en service et affecté à la ligne Maroc – Marseille – Canaries – Sénégal.

Lyautey vit désormais retiré au château de Thorey, en Meurthe et Moselle, non loin de la butte de Sion, la colline inspirée de Barrès, et de Domrémy, la patrie de Jeanne d'Arc. Le maréchal, académicien depuis 1912, y finit ses jours en 1934. Ses cendres reposent aujourd'hui aux Invalides (depuis 1961).

Mais le lien avec la Seyne-sur-Mer ne s'interrompt pas pour autant : le samedi 14 octobre 1950 est jour de fête à la Seyne car les F.C.M. avec son président directeur André Lamouche et la Compagnie de navigation Paquet ont tenu à donner un faste tout particulier aux cérémonies organisées à l'occasion du lancement du « Lyautey », 2^{ème} paquebot construit par les chantiers depuis la Libération. On y remarque tout particulièrement la Maréchale Lyautey, marraine du navire, très alerte avec ses 86 ans : « et c'est au milieu d'un silence absolu, peut-on lire dans le journal de la marine marchande du 19 octobre 1950 à 12h très précises que la marraine, à l'aide de la magnifique hachette dont le fer figurait une cigogne et le manche un bâton étoilé, coupait la retenue qui déclenchait le lancement. ». Michel Pintard, sous directeur,

tout prochain directeur des F.C.M et très bientôt propriétaire de la villa Notre-Dame-des-Pins assistait lui aussi à cet évènement.

Mais revenons à la rencontre de Maurice Tranchant de Lunel et de Lyautey, ce maréchal qui plus tard lui rendra visite à Notre-Dame-des-Pins le 21 avril 1932, peu avant sa fin.

C'est dans son livre « Maroc - Au pays du paradoxe » que Maurice Tranchant de Lunel nous relate son premier contact avec Lyautey. Alors que Maurice Tranchant de Lunel fait partie de l'Ambassade de France à Fès depuis presque 2 ans, des émeutes éclatent le 17 avril 1912. Fès est reprise le 19 avril. Mais la conquête pacifique est finie. L'occupation va devoir se faire désormais par les armes : le 21 avril, le ministre est remplacé par un militaire, le général Lyautey. Maurice Tranchant de Lunel pense que l'heure de la fin de ses activités est arrivée ou reportée. Toutefois, avant de quitter le Maroc, il veut revoir Meknès. Voilà le récit de cette première mise en présence des deux hommes : « J'étais à Meknès lorsque l'annonce du général Lyautey vint nous surprendre. A marche forcée il arrivait. Il fallait en prendre son parti. Le lendemain il serait dans la soirée à Meknès. Le général Dalbiez partant à sa rencontre m'offrit de faire cette promenade à cheval avec son état-major. J'acceptais d'autant plus volontiers que sans me l'être défini très nettement, j'étais anxieux. Je ne prévoyais pas toutefois qu'il sût mon existence (*et un peu plus loin*) au début d'une radieuse après-midi de ce printemps marocain, je vis un fanion émerger d'une escorte composée d'un peloton de spahis pied à terre, chevaux en mains. Le nouveau Résident général entouré de son état-major finissait de déjeuner. Le général Dalbiez lui présenta les officiers qui l'accompagnaient et mon tour vint de lui être nommé. Grande fut ma stupéfaction quand le général parut éprouver un certain plaisir en entendant prononcer mon nom. D'un pas il fut sur moi, me prit par les deux épaules et me dit :

« Enfin je vous trouve. Vous êtes l'homme que je cherchais et que je voulais joindre au plus vite. On m'abîme le pays, on m'éreinte Rabat par des bâtiments informes. Si vous voulez rester avec moi, je vous demande en grâce de veiller à ce que l'on cesse cette dévastation, pendant que j'aurai moi durant au moins deux ans la tâche des opérations militaires et de pacification de ce pays... (*et encore un peu plus loin*) et pendant les jours de route qui de Meknès nous séparent de Fès, vivant à ses côtés, je m'aperçus que toutes mes craintes de naguère étaient vaines et que ce militaire, loin de rien vouloir raser ou supprimer, désirait au contraire tout conserver. Possédant un sens parfait de toutes les inestimables valeurs que représentaient pour les artistes ce que d'autres hommes eussent considérés comme d'insignifiants vestiges de l'histoire marocaine, c'était l'homme qui pouvait tout comprendre et me permettre de réaliser ce que j'avais le plus ardemment souhaité.

Disposant d'un tel appui, j'avais désormais la certitude, non seulement que rien ne risquait d'être perdu de mon travail de plusieurs années, mais encore que j'allais trouver en lui la force d'action créatrice d'exécution. Je devais voir en effet par la suite que sans marchander sa signature nerveuse... le général devait sauver les murs de Rabat, de Fès, de Marrakech, et tant d'autres choses déjà promises, sans son intervention, à la pioche dévastatrice des démolisseurs. »

Fin de citation... et retour au livre de Maurice Tranchant de Lunel dont l'auteur de la préface s'appelle Claude Farrère, lui aussi un grand ami de Lyautey qu'il a rencontré pour la 1^{ère} fois en 1907.

Claude Farrère (1876/Lyon-1957/Paris)

Un ami de Maurice Tranchant de Lunel

Qui est Claude Farrère ? Comment Maurice Tranchant de Lunel et lui ont-ils fait connaissance ?

Claude Farrère est né à Lyon en 1876 (en réalité, il s'appelait Charles Bargone). Fils de militaire colonial, il est lui-même officier de Marine : entré à l'école navale en 1894, il démissionne en 1919 avec le grade de capitaine de corvette. Voyageur, journaliste, romancier, prix Goncourt en 1905, élu académicien en 1935 contre Paul Claudel, Farrère fut une de ces figures littéraires, hautes en couleur. Bourlingueur, il fut un découvreur des mondes du Moyen-Orient à l'Asie, de New York à Istanbul où depuis 1921 une rue, près de la basilique Sainte-Sophie, porte son nom. Ami de Pierre Louÿs et Victor Segalen – médecin de Marine – il porte une grande estime à Pierre Loti, officier de Marine. Pour les Toulonnais, il évoque sans doute bien des souvenirs à travers des romans comme « Les petites alliées » (1908) où il décrit le Toulon du temps des croiseurs, des cafés, des plaisirs de la Belle Epoque, et des séduisantes hétaires.

Mais, place à des extraits de la préface de Claude Farrère.

« J'ai connu Maurice Tranchant de Lunel vers 1905, à Nice. Il y habitait deux ou trois villas dont aucune n'était tout à fait achevée, pour cette raison péremptoire que lui-même les construisait et ne s'y intéressait qu'autant qu'il n'avait pas encore fini de les parfaire.

Car il était architecte de profession, quoique n'exerçant guère que pour soi. Architecte et peintre aussi... Et voyageur par-dessus tout. Il avait déjà visité l'Inde, la Perse, la Chine, le Maroc (Fès en 1902).

Ajoutez à cela son éducation purement anglaise – Eton, Oxford – et sa fantaisie française au suprême degré, et vous apercevez assez exactement l'homme très singulier, dilettante par toutes les apparences, spécialiste et technicien par toutes les réalités qui allait devenir mon ami d'abord et, par la suite, l'un des plus précieux auxiliaires du maréchal Lyautey au Maroc ; celui-là même dont j'ai risqué irrévérencieusement une façon de croquis-charge dans un roman récemment paru : « Les hommes nouveaux », 1922.

Toutefois, en ces années niçoises (...) rien ne semblait promettre à Maurice Tranchant de Lunel, constructeur de villas, un destin presque épique de bâtisseur d'empire... L'occasion allait tout de même passer un jour à portée de sa main et il n'allait pas manquer de la saisir par l'unique cheveu qu'elle a, dit-on...

En effet, l'an 1908, j'étais second du « Cassini », petit croiseur de la République qui battait les atterrages marocains, de Tanger à Mogador, quand un jour, devant Casablanca, un passager inattendu vint escalader mon échelle de coupée. C'était Maurice Tranchant de Lunel qui revenait d'une longue randonnée en Maghreb (=soleil couchant). Notez qu'alors on voyageait là-bas à ses risques et périls : le pavillon tricolore flottait tout juste sur quelques appontements et sur quelques vaisseaux. Mais, pour voir du nouveau, Maurice Tranchant de Lunel eût bravé pis que les déserts et pis que le fanatisme marocain. D'ailleurs ses promenades de naguère, dans le pays turc, lui avaient inculqué cette certitude partagée par tous ceux qui ont vécu en terre d'islam que, toutes autres choses égales, un musulman sincère est plus honnête, plus loyal et moins hypocrite qu'un sincère chrétien ... Entré par Tanger, il

était passé par Fès et sortait par la Chouia pour se réembarquer sans anicroche. Mais ce Maroc, quoiqu'encore jalousement fermé et quoiqu'il n'admît ni vagabondage ni liberté, ce ne pouvait être, pour un errant véritable non plus que pour un homme véritablement homme, qu'une récréation brève ... ce ne pouvait être encore que cela en 1908.

C'est pourquoi, dès 1909, j'accompagnais un jour, sur le quai de la Joliette, Maurice Tranchant de Lunel à son paquebot. Las de l'Afrique comme de l'Europe, Maurice Tranchant de Lunel repartait pour tout là-bas, pour l'Inde, pour la Chine, pour plus loin ...

Après quoi, onze années durant, nous nous perdîmes de vue. Forces choses étaient arrivées, bouleversant sa vie et la mienne. La guerre entre autres. Moi, j'avais quitté la Marine, histoire de connaître le front, le vrai. Lui, je ne savais pas.

Mais un soir d'octobre, l'an 1920, le hasard, une fois de plus notre ami, nous devait tout à coup remettre en face l'un de l'autre. Ce fut à Rabat, hôtel de la Tour Hassan. J'étais là depuis une heure à peine : autant dire que j'étais dans mon tub et que je pataugeais dans un pied d'eau froide ... je n'avais débarqué que du matin à Casa et, de Casa à Rabat, j'avais trouvé la route brûlante et poussiéreuse. Je revenais au Maroc, la guerre finie, uniquement pour y découvrir et y admirer l'œuvre de ce géant Lyautey ...

Or, on frappa à ma porte. J'étais nu et je me lavais. Mais les vieux marins ignorent la pudeur conventionnelle. Je dis donc : Entrez ! Et Maurice Tranchant de Lunel entra. Il s'assit et « fit visite » le plus mondainement qu'on puisse, le plus impassiblement aussi. Nous nous serions quittés de la veille qu'il ne m'eût pas offert avec plus de calme impératif sa table, sa maison, ses domestiques, son auto et sa considérable compétence en les choses marocaines. Et j'aurais été sur ma passerelle d'autrefois en tenue N°3 (épaulettes et armes), que je n'eus pas accepté ses offres avec plus de flegmatique cordialité. Sur quoi, nous vécûmes vingt jours et vingt nuits comme deux frères qui jamais n'auraient cessé d'habiter le logis paternel.

Et j'eus tout le loisir de constater que Maurice Tranchant de Lunel, modèle 1920, reproduisait exactement le modèle 1905. Il n'avait même pas vieilli d'un jour ! Et il continuait à Rabat comme à Nice, de pousser l'enfantillage – ou la self dignité – jusqu'à toujours « s'habiller », n'importe l'occurrence, au Maroc comme il l'eût fait à Paris. Là-bas comme ici d'ailleurs, il était demeuré aquarelliste, voyageur et architecte ; bref tout ce qu'il avait été toujours. Seulement, le cadre du tableau s'était élargi. Et Maurice Tranchant de Lunel transplanté par les dieux d'une station de la Riviera dans la capitale d'un empire en train de s'enfanter soi-même, Maurice Tranchant de Lunel, de dilettante et faiseur de villas, s'était changé en ministre d'Etat et en fondateur de villes et de nations et de monde : d'un nouveau monde [...] vingt jours et vingt nuits, nous courûmes en effet tout le Maghreb, d'auberge en auberge, de palais en palais, de bled en bled. Et il me souvint qu'à Marrakech, par un clair de lune fabuleux, dans le riad d'un prince de l'Atlas qui était notre hôte et qui se nommait Kaïd-el. Goundafi, nous nous promenâmes des heures et des heures sous la neige des jasmins en fleurs. C'est alors que, de notre causerie, naquit le roman dont je parlais tout à l'heure ... (« Les hommes nouveaux » qui paraîtra en 1922).

L'œuvre est aujourd'hui (1924) terminée. Et le Maroc moderne nous a prouvé sa reconnaissance en jetant au champ de bataille d'Europe (en 14-18) 60 000 de ses enfants. Telle jadis la légion gauloise de César. Il n'en est que plus attachant de découvrir par le détail ce qui fut l'œuvre extraordinaire, démesurée, qui fut accomplie là-bas. Et qui saurait nous la mieux révéler que celui qui y prit non pas la plus grande mais la plus subtile et la plus

mystérieuse part ? Maurice Tranchant de Lunel fut cet homme. Et voici son livre... » (*fin de citation*)

A la lumière de la préface complète, il est très probable que Claude Farrère soit passé à la villa Notre Dame des Pins pour rendre visite à Maurice Tranchant de Lunel.

Ajoutons pour la petite histoire que, peu de temps avant la mort de Maurice Tranchant de Lunel (29/11/1932), Claude Farrère, le 6/5/1932, en s'interposant entre le président Doumer et son assassin Paul Gargulov, est blessé d'une balle dans le bras.

Pierre Herbart (29/5/1903/Dunkerque-3/8/1974/Grasse)

Un proche de Maurice Tranchant de Lunel

D'autres écrivains marquants ont séjourné chez Maurice Tranchant de Lunel, à Notre Dame des Pins, comme Pierre Herbart dont une biographie récente mentionne : « En 1929 André Gide accueille sur l'orbite très exclusive de ses intimes un jeune homme de 26 ans à qui il prête « tous les charmes de l'enfer ». Il a été un proche de Maurice Tranchant de Lunel, de Jean Cocteau. Il fume l'opium. »- *Fin de citation.*

Pierre Herbart, né à Dunkerque en 1903, est le petit fils du fondateur des Ateliers et Chantiers de France.

A dix-sept ans Pierre Herbart décroche un emploi dans une compagnie d'électricité à Paris. Il y reste 2 ans avant d'être incorporé (matricule 1816) dans les troupes de Lyautey au Maroc en 1923.

En fait il sert au Maroc, moins dans les troupes de Lyautey qu'auprès de lui, et plus exactement auprès de celui que le tout nouveau commissaire résident général a nommé en 1912 « chef du service des Antiquités, des Beaux-Arts et des Monuments historiques », je veux dire Maurice Tranchant de Lunel. Tel est l'homme auquel est attaché Pierre Herbart sans que l'on sache s'il a pour cela bénéficié de quelques recommandations et sans que l'on connaisse non plus ses attributions.

D'après la sœur de Juliette Gréco, Charlotte Aillaud, très éprise de Pierre Herbart, ce dernier a confié avoir été bien reçu et considéré à Larache (port proche de Tanger) dans la propriété de Jean Dorliac que fréquentaient Lyautey et Maurice Tranchant de Lunel. Jean Dorliac était le nom d'emprunt de Jean d'Orléans, duc de Guise, prétendant au trône de France. A Fès, si Pierre Herbart a pu profiter plusieurs mois des charmes de la ville indigène, c'est en grande partie grâce à Maurice Tranchant de Lunel, qui a contribué pour beaucoup à la restauration de la cité médiévale, selon le désir de Lyautey. Dans « Souvenirs imaginaires » de 1968, cet étonnant écrivain voyageur qu'est Pierre Herbart fait allusion à ce séjour : « Bill (alias Maurice Tranchant de Lunel) chez qui Pierre Herbart séjourne au Maroc est un peintre qui habite dans le vieux Fès, une maison qui se trouve à l'intérieur de l'enceinte fortifiée, une maison où l'on fume du haschisch et qui a une automobile. Bill lui montre Meknès et bien d'autres endroits ... ».

Si Pierre Herbart n'a pas été déçu par Marrakech, c'est peut-être pour y avoir vu les tombeaux des Saâdiens restaurés de même par Maurice Tranchant de Lunel qui en décrit, dans son livre « Au pays du paradoxe », la « perfection des coupoles, la splendeur des plafonds de cèdre sculptés en ruche d'abeilles et dorés comme des reliures, la pureté des mosaïques... ».

Cette amitié, née au Maroc, sera entretenue après le retour en France, Pierre Herbart étant souvent reçu à la villa « Notre Dame des Pins ». Dans son écrit « Ligne de Force », Pierre Herbart mentionne dans un passage « la longue cabine du bateau qui faisait la navette entre Toulon et La Seyne que j'appelais « bateau de l'arsenal », du temps où je travaillais dans le coin, celui de 7 heures du soir, plein d'ouvriers regagnant leur logis. L'un fumait sa pipe, l'autre essayait de déchiffrer un coin de journal, des jeunes gens debout s'envoyaient des bourrades. Ces hommes étaient bien nourris, chaudement vêtus, à la différence des ouvriers rencontrés en URSS dans un train de banlieue ».

Lors de ce retour il est adoubé, à 21 ans, par Jean Cocteau à qui il est présenté par Raoul Leven de la librairie Stock et à qui le liait l'opium. Voici une lettre de Pierre Herbart à Jean Cocteau dans laquelle il fait part d'un séjour à « Notre Dame des Pins ».

Pierre Herbart est ensuite rapidement happé dans l'orbite d'André Gide qu'il rencontre en 1929 et dont il devient un familier, en 1931, par son mariage au Lavandou avec Elisabeth Van Rysselberghe, la fille du peintre, dont Gide avait eu une fille, Catherine ...

Plus tard, résistant sous l'Occupation, Pierre Herbart se métamorphose en général Le Vigan. Il participe à la création du journal « Défense de la France », qui deviendra « France Soir » et, à la tête du mouvement en Bretagne, contribue le 4 août 1944 à la libération de Rennes, avant de se lancer dans une carrière de journaliste : Albert Camus l'invite à participer à « Combat » ; avec Claude Bourdet (le fils d'E. Bourdet, de la V.B.) et Jacques Baumel il participe également à la création d'un hebdomadaire « Terre des Hommes ».

Revenu à l'écriture il publie « L'Age d'Or » en 1953 (une évocation de ses amours de jeunesse) et « La Ligne de Force » en 1958 (un livre où il prend ses distances avec l'engagement).

Suscitant la même adoration de la part des hommes et des femmes, Pierre Herbart a su aimer par delà « le sens de la faute ».

Condamné pourtant à la marginalité, il est mort en 1974 à Grasse (après y avoir été rapatrié d'un hôpital parisien grâce à l'aide d'André Malraux), dans une extrême pauvreté et oublié des nouvelles générations.

Jean Luc Moreau, poète, écrivain et critique français, est l'auteur de la biographie récente « Pierre Herbart », sortie en février 2014, chez Grasset. Cette biographie retrace la vie de cet homosexuel couvert de femmes, proche de Gide et résistant, qui a laissé de beaux livres.

Joachim Richard (1869-1960)

Un ami de Maurice Tranchant de Lunel

Mais revenons à la villa.

En 1924, séduit par les œuvres de l'architecte Joachim Richard, Maurice Tranchant de Lunel lui passe commande de l'agrandissement de sa maison de campagne Notre Dame des Pins.

En effet, Joachim Richard, admis à l'école des Beaux-arts en 1889, soit un an après Maurice Tranchant de Lunel, vient de réaliser, en 1912, divers pavillons pour l'exposition coloniale de Marseille (le Palais des anciennes colonies, le Palais de Madagascar, le Pavillon du Maroc, le Pavillon de la Compagnie Paquet, ...). A cette occasion il a fait la rencontre du maréchal Lyautey qui lui confiera, lui aussi, vers 1932, le réaménagement du château de Thorey en Meurthe et Moselle où il s'est retiré.

Adeptes de la construction en béton armé, Joachim Richard a été formé à l'école rationaliste d'Anatole de Baudot (1834-1915) : pour ce courant qui plonge ses racines dans une pensée issue du « siècle des lumières », un monument doit être adapté à sa fonction et ses formes doivent découler d'une logique de la construction et non de la recherche de la beauté en soi.

Le premier à avoir souligné l'ossature et la nudité fonctionnelle du béton, d'abord considéré comme un matériau « vulgaire » seulement apte à des constructions industrielles comme les silos, planchers, tuyaux, aqueducs, ponts,... sera François Hennebique (1842-1921). Son moulin « Charles VI » à Tourcoing esquisse un langage nouveau qui sera continué et mis au point, après 1900, par Anatole de Boudot qui reçoit la commande de l'église Saint Jean de Montmartre : c'est la première fois que ce matériau « vulgaire » est utilisé pour un édifice « noble ». Formé à cette école, Joachim Richard en adopte dans un premier temps le vocabulaire décoratif et tient une place importante parmi ces architectes dits « rationalistes », comme Auguste Perret (1874-1954), véritable apôtre du béton armé et qui vient d'édifier en 1922-1923 « la sainte chapelle du béton armé de Raincy. ». Depuis 1923, Joachim Richard fait partie des membres fondateurs du groupe des architectes modernes (le GAM), aux côtés de nombreux autres modernes comme Auguste Perret.

Les archives relatives à l'agrandissement de la villa Notre Dame des Pins figurent dans un fonds donné en 1961 par Mme Aubert (la fille de l'architecte) au centre de « recherche et documentation de l'histoire moderne de la construction » du CNAM (conservatoire national des arts et métiers). En 1998, le CNAM dépose ce fonds au centre d'archives de l'IFA (institut français de l'architecture) rue de Tolbiac. Non numérisé, le dossier Notre Dame des Pins est consultable. Il comprend des esquisses pour l'agrandissement, des coupes et élévations (datées 1924) ainsi qu'une lettre manuscrite de Maurice Tranchant de Lunel à son ami Joachim Richard datée du 15 mai 1924.

La villa Notre Dame des Pins et sa fumerie d'opium

Quelques mois après la fin des travaux d'agrandissement de Joachim Richard et l'occupation des lieux par Maurice Tranchant de Lunel après son retour du Maroc, le service de sûreté de Toulon-la Seyne fait, le 26 mars 1925, une visite minutieuse dans la villa, son propriétaire étant suspecté de se livrer au trafic et à l'usage d'opium.

Avant de poursuivre, ouvrons une très brève parenthèse sur les fumeries d'opium. A compter de 1916, à force de perquisitions et de fermetures publiques, les fumeries se sont dissipées pour renaître, isolées et confidentiellement, à la Seyne sur Mer dans les années vingt (en particulier à Notre Dame des Pins et à Balaguier) et à Toulon dans les années trente où l'arrestation de Cocteau en 1938 et son procès en 1939 vont défrayer la chronique.

Fin de parenthèse et retour au 26 mars 1925.

Au cours de sa recherche, la police découvre et saisit tant dans le grand salon que dans la chambre à coucher, six pipes servant à fumer l'opium, douze fourneaux de pipe, cinq lampes à huile, une boîte en fer pleine d'opium prêt à fumer et pesant 250 g brut, et 1,6 kg d'opium brut en plusieurs morceaux.

Au cours de l'enquête, il est aussi établi que le lieutenant de vaisseau Gérald de Chevigné, 27 ans, de passage à Toulon, entretient des relations suivies avec Maurice Tranchant de Lunel (56 ans) et que les habitués de ce lieu comptent :

- Mme Malançon, habitant une villa derrière le fort de l'Eguillette, domiciliée à Paris, et proche de M. Bergeret, secrétaire particulier du président du Conseil ;
- et Mme Carrère, notoirement connue dans le monde des opiomanes, demeurant dans le fort de Balaguier, domiciliée à Paris, amie de M. Maginot, ancien ministre.

De plus, cette enquête nous apprend que courant juin 1924, Maurice Tranchant de Lunel se serait rendu à Marseille pour y acheter de l'opium brut qu'il aurait porté aussitôt après à Paris où il aurait remis 1 kg à un sieur Andréa d'Audrouin, artiste peintre et dont l'atelier abritait une fumerie privée.

Enfin, il est aussi précisé qu'en septembre 1924, Notre Dame des Pins a vu passer les époux Pottier, propriétaire des magasins des quatre saisons à Paris et bien d'autres opiomanes dont nous allons faire la présentation.

- Le comte Philibert de Puyfontaine.
Issu d'une vieille famille de France, il a 35 ans environ. Ce fils de plénipotentiaire est un poète. Il est l'auteur d'une comédie en un acte, en vers, « La cour d'amour de Romarin », jouée au théâtre de l'Odéon en 1911 ; d'un spectacle en deux actes, d'après une légende scandinave « Dannémorah », également joué à l'Odéon en 1913 ; et de poèmes comme « Le jardin de Gozaki », « Les cygnes », etc.
- Le comte Jean de Castellane.
Homme politique âgé de 56 ans, il est issu d'une famille célèbre. La maison de Castellane est une très ancienne famille originaire de Provence.
Officier de cavalerie, il a quitté l'armée en 1902 et s'est présenté aux élections législatives dans le Cantal. Conseiller municipal de Paris depuis 1919 (il en deviendra le président en 1931), il est enfin président de la Fédération française de natation et de sauvetage.

- Le comte Foulques de Lareinty-Tholozan.

En septembre 1924, Maurice Tranchant de Lunel reçoit aussi à Notre Dame des Pins, pour y fumer de l'Opium, le comte Foulques de Lareinty-Tholozan, 29 ans environ et qui séjourne alors à la villa Tholozan à Hyères. Cette villa, qui existe toujours au 50 rue Alphonse Denis, est construite en 1858 par le duc Albert de Luynes qui a fait partie des proches du roi de France, Charles X. Cette villa passe par héritage à la marquise de Tholozan quelques années plus tard. Aujourd'hui, c'est l'une des plus anciennes et des plus remarquables villas d'Hyères.

Quant à Foulques, né en 1895, il est le cinquième enfant du marquis et de la marquise de Lareinty-Tholozan dont il hérite, en 1918, du château du Lac à Sigean dans l'Aude : c'est un domaine immense de plus de 760 hectares et dont l'harmonieux manoir des Sabran est idéalement situé entre les étangs et les belles garrigues des Corbières. Homme ambigu qui a mené une vie atypique, d'allure sportive, doté d'un regard particulier, grand et véritablement séduisant, au caractère versatile, il est issu lui aussi des plus illustres familles de France. Pendant la guerre 14-18, il a une conduite exemplaire : il s'engage en 1915 dans l'aviation, à titre volontaire. Par la suite, il devient adjoint au commandant Milan Ratislav Stefanick qui sera à l'origine de la création de l'état tchécoslovaque. Après de nombreuses et périlleuses missions, il part pour St-Petersbourg où il fait la connaissance d'une princesse. Leur mariage est précipité et a lieu à Kiev en 1917, en pleine révolution russe. Le jeune couple regagne ensuite Paris. Il ne s'installe durablement au château du Lac qu'à partir de 1925.

Adopté pour des raisons dynastiques par le second mari de sa belle-mère, le prince Michel Mikhaïlovitch Katchoubey, ataman d'Ukraine, Foulques porte alors le titre de prince russe et hérite ainsi du territoire Ukrainien...

In fine, le comte périt fusillé à Narbonne en 1944, et aujourd'hui il ne reste du château que des ruines et l'oubli s'installe.

Tel a été le fabuleux destin de cette autre personnalité fréquentant Notre Dame des Pins.

- Monsieur Francis de Croisset.

Oncle du lieutenant de vaisseau Gérard de Chevigné, il a 47 ans. Issu d'une famille juive allemande, Franz Wiener (dit Francis de Croisset) est né à Bruxelles en 1877. Son grand-père, graveur, crée le premier timbre belge. Son père est peintre.

Son ami journaliste, Maurice de Waleffe, témoigne que dès son arrivée à Paris en 1897, il projette, pour mieux s'intégrer à la société parisienne, de demander sa naturalisation, de changer de nom, et de se faire baptiser et que le nom « de Croisset » était pour lui « le nom du village d'où Gustave Flaubert datait les volumes de sa correspondance ».

En 1910, il épouse Marie-Thérèse de Chevigné, veuve, arrière-petite-fille du marquis de Sade par sa mère (la comtesse de Chevigné qui a inspiré à Proust la duchesse de Guermantes) et mère de Marie-Laure de Noailles.

Francis de Croisset est un auteur dramatique, un romancier, et un librettiste français. Il recherche le scandale, avec des comédies d'une audace calculée, et devient, par son œuvre mais aussi par sa vie privée, omniprésent dans la presse du temps. Élégant,

brillant et mondain, il inspire à Marcel Proust la métamorphose de Bloch en Jacques du Rozier dans « A la recherche du temps perdu ».

- Le prince Sixte de Bourbon-Parme.

38 ans, demeurant au Cap Brun de Toulon, prince de Parme, il est membre de la maison des Bourbon, descendant de la famille des ducs de Parme (et donc de Louis XIV).

C'est en regardant l'émission « L'ombre d'un doute – Vienne ombres et lumières » du mercredi 30 avril 2014 sur FR3 que le hasard me vient en aide en me faisant découvrir dans la fin du documentaire que ce prince est la figure centrale d'une tentative de paix de l'empereur d'Autriche-Hongrie, Charles Ier, que l'on a appelé « l'affaire Sixte » et dont voici le résumé :

En 1911, Zita de Bourbon-Parme, sa sœur, épouse le futur empereur d'Autriche-Hongrie, Charles Ier.

Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, successeur désigné de l'empereur François-Joseph Ier, qui règne depuis plus de 60 ans, est assassiné. La première guerre mondiale éclate.

Le 21 novembre 1916, François-Joseph meurt : l'archiduc Charles, son petit neveu, alors âgé de 29 ans et qui a vécu la réalité du front, lui succède sous le titre de Charles Ier. C'est le mari de Zita et le beau-frère du prince Sixte de Bourbon-Parme.

Au printemps 1917, à l'insu de l'Allemagne, Charles Ier fait à l'Entente des offres de paix par l'intermédiaire du prince Sixte de Bourbon-Parme, alors officier dans l'armée belge, la France récusant tout membre de ces anciennes dynasties. Une deuxième lettre est adressée en mai 1917, mais les Alliés refusent d'envisager un compromis favorable à l'Autriche.

Le 15 novembre 1917, Raymond Poincaré fait appel à Georges Clémenceau pour former le gouvernement. Ce dernier est un apôtre de la guerre à outrance : « politique intérieure, je fais la guerre ; politique étrangère, je fais la guerre. Je fais toujours la guerre. » Aussi, lorsqu'il découvre ces correspondances secrètes, il les transmet à l'agence Havas et « le journal des débats » du 13 avril 1918 publie les lettres de l'empereur Charles Ier. Ivre de rage, Guillaume II contraint Charles Ier à nier l'évidence : c'est ce qui a été appelé « l'affaire Sixte ».

En cas de réussite, cette tentative aurait permis d'épargner des centaines de milliers de vies.

Fin de la présentation de ces quelques habitués, mais poursuite de la découverte de cette fumerie d'opium privée.

Marcel Khill (1912-1940) et Jean Cocteau (1899-1963)

Des intimes de Maurice Tranchant de Lunel

Car c'est toujours dans ce lieu, à Notre Dame des Pins et dans la fumerie clandestine, que Jean Cocteau fait, au tout début des années 30, la rencontre de Maurice Tranchant de Lunel et de son complice Marcel Khill. Fils d'un Kabyle et d'une normande, Marcel Khill a 16 ans (1928 ?) lorsque Maurice Tranchant de Lunel le prend à son service pour en faire son complice. Il n'a pas encore 20 ans lorsque Jean Cocteau croise sa route.

Dans une lettre datée d'avril 1933, ce dernier évoque cet événement antérieur à l'année 1932 : « [...] Il faut dire aussi que j'avais eu pour Marcel un coup de foudre amical, sans exemple dans ma nature, dès notre première rencontre à Tamaris. Mais mon respect du sentiment des autres est tel que, par crainte de léser, de peiner Tranchant, je fuyais Marcel et [...] ».

Dans un de ses livres, séduit par le charme populaire de Marcel Khill, Cocteau le décrit comme un être plein de poésie et compare son museau de jeune gouape à la tête d'un antique buste romain. Et puis arrive l'année 1932, celle du bal costumé à la « Villa blanche » où Jean Cocteau fait lecture dans la soirée de son énorme pièce, « La machine infernale », celle de sa rupture avec la princesse Nathalie Paley (une descendante des Romanov et l'épouse du couturier Lucien Lelong), celle d'une ruine d'amitié avec Jean Desbordes (devenu l'amant de Geneviève Mater) et celle aussi du décès de Maurice Tranchant de Lunel, en novembre, dans sa propriété seynoise, qui permet à Jean Cocteau de retrouver Marcel Khill .

Dans cette même lettre d'avril 1933, adressée à Madeleine la compagne d'alors de Marcel Khill, Jean Cocteau raconte : « [...] Je sors d'un drame auquel il me semblait prodigieux de survivre. J'avais donné toute ma vie à une femme. Cette femme qui m'aimait et m'aime du reste encore, a tué ma confiance en tuant un enfant que j'attendais d'elle et en qui je mettais mon bonheur futur. Marcel est arrivé au moment où je ne prévoyais que le suicide. En effet, après cette ruine d'amour, une ruine d'amitié venait de m'ôter le dernier souffle d'air respirable... (*et plus loin*) ... Vous comprenez, une fois ma maison et mon cœur vides, seul au monde, ce qu'a pu être l'apparition subite et inattendue d'un Marcel que je ne cherchais pas et qui me « revint » par miracle. Déjà, la camaraderie de Marcel, la possibilité de me confier à l'être le plus propre que je sache était énorme. L'amitié de Marcel me paraissait un rêve. Son amour m'a bouleversé de fond en comble. Je n'ai cependant pas perdu la tête et je lui ai demandé si l'acceptation et l'échange d'un amour entre hommes, amour n'ayant rien à voir avec la pédérastie, ne lésait pas votre amour (*celui de Madeleine*). Il me répondit que vous étiez au dessus de ces petites choses de femmes, que votre entente était haute, noble, une sorte de camaraderie sublimée, et que vous étiez l'un envers l'autre libre d'agir et de vous engager à votre guise... (*encore plus loin*)... Nathalie me disait cette semaine : « j'ai beaucoup de peine à comprendre cet amour après le nôtre ; mais je suis fautive et je bénirai toujours celui ou celle qui saura te rendre heureux. ». Je vous affirme, Madeleine, que cette phrase a transformé mon amour blessé en une amitié tellement profonde, que je me demande si... etc. » *fin de citation*

Cocteau engage alors Marcel Khill comme secrétaire particulier. Parmi les diverses tâches que lui attribue le poète, figure sans nul doute la préparation de pipes d'Opium dont il est alors friand.

Par la suite, il l'introduit dans la distribution de « La machine infernale » qui est créée en 1934 à la Comédie des Champs-Élysées, en lui confiant le rôle du messager de Corinthe. C'est avec lui aussi que Jean Cocteau fait son premier « essai de reportage » pour Paris Soir, en 1935, au cours d'une croisière entre Menton et Toulon, à bord d'un pointu, le Lancelot. C'est encore avec lui qu'il part sur les traces des héros de Jules Verne pour en fêter le centenaire et flâner 80 jours : un tour du monde du 28 mars au 17 juin 1936. Le soldat Marcel Khill sera tué à Sedan le 18 juin 1940 sur le front d'Alsace.

Que reste-t-il de ces beaux jours ?

Avec Cocteau et tous les personnages qui l'ont précédé, nous venons de revivre, le temps d'une intervention, les étapes marquantes de ce lieu de mémoire à créer : la villa Notre dame des Pins.

Quelques jalons demeurent et retracent les temps forts du parcours de cette bâtisse singulière. Parmi eux, on peut citer le livre d'Henri de Curzon sur son père, paru en 1914. Quant aux dessins et toiles des environs proches de Notre Dame des Pins, publiés dans le tome 2 de cette biographie, ils sont repris dans une conférence de J. Roisin et je ne saurais aujourd'hui, par une exposition virtuelle de ces œuvres, aller sur les brisées de cette historienne de l'art. À noter cependant que, grâce à cet exceptionnel ambassadeur des paysages de notre commune, la Seyne-sur-Mer (avec un très beau spécimen de sa nature : la source des Moulières) va se retrouver pour la première fois, en 1872, exposée au salon des artistes à Paris. Remarquée, cette toile est achetée par l'État. Actuellement elle est au musée Sainte-Croix à Poitiers.

On peut aussi faire état du livre de Claude Farrère « Les hommes nouveaux » paru chez Flammarion en 1922 et qui est une histoire romancée de Maurice Tranchant de Lunel.

Maurice de Tolly (alias Maurice Tranchant de Lunel) y est un très puissant inspecteur général des travaux et palais, « le bras droit du maréchal Lyautey lui-même ».

À mentionner également un livre-témoignage de Maurice Tranchant de Lunel « Maroc – Au pays du paradoxe », paru deux ans plus tard chez Flasquelle, en 1924, et réédité par Abdel Hai Sadiq à Marrakech en 2011.

Cet ouvrage représente la synthèse de plusieurs séjours de Maurice Tranchant de Lunel au Maroc, qu'il raconte méthodiquement à travers trois approches : Notes de routes d'un voyageur, Livre de bord d'un directeur des Beaux-Arts et Carnet d'artiste.

On peut citer aussi un film « Les hommes nouveaux » diffusé en 1936 et adapté du roman éponyme de Claude Farrère par Marcel l'Herbier, l'un des cinéastes les plus importants de l'entre deux guerres.

L'acteur le plus populaire du cinéma français en 1936, Harry Baur, y obtient l'un de ses plus beaux rôles.

L'héroïne, quant à elle, est incarnée par Nathalie Paley dont nous venons de parler, mais qui depuis a rompu avec Jean Cocteau et quitté Lucien Lelong dont elle a divorcé.

Au détour d'une très courte séquence, on peut aussi apercevoir un jeune acteur au visage angélique qui deviendra très vite la coqueluche du cinéma des années 1940 et 1950... un certain Jean Marais.

Quant à Maurice de Tolly, le pseudonyme de Maurice Tranchant de Lunel, il est présent du début jusqu'à la fin du film.

Enfin n'oublions pas les nombreuses œuvres artistiques de ce peintre. De l'ensemble de ses voyages, environ 150 aquarelles d'une facture remarquable ont été répertoriées par les Monuments Historiques. La plupart se trouvent au château de Recoules, près d'Oradour dans le Cantal. Ces aquarelles dignes d'intérêt mériteraient, elles aussi, d'être exposées au moins virtuellement. *En voici quelques-unes.*

<i>Aquarelles</i>	<i>Commentaires</i>
<i>Les ruines de Palmyre</i>	en Syrie au cours de son voyage au Moyen-Orient et devenues tristement célèbres il y a peu de temps
<i>Sur l'Euphrate à Bassorah</i>	en Irak à la même époque
<i>Moucharabieh / fenêtre en avancée</i>	idem
<i>Nécropole royale de Chellah</i>	à Rabat au cours de son voyage au Maroc en 1908
<i>La Baie d'Along</i>	au Tonkin au cours de son voyage en Extrême-Orient de 1909
<i>Fez</i>	lors de son retour au Maroc en 1911
<i>Fez</i>	idem
<i>Fez</i>	idem
<i>De retour à Bagdad</i>	en Irak en septembre 1911

Et sous le protectorat au Maroc de 1912 à 1924

<i>Aquarelles</i>	<i>Commentaires</i>
<i>Porte de la Kasbah des Oudaïas</i>	à Rabat
<i>Maison de convalescence à Salé</i>	proche de Rabat
<i>Bain maure</i>	à Salé
<i>Fontaine avec un groupe</i>	à Meknès
<i>Les remparts de Meknès (avec ?)</i>	à Meknès
<i>Fontaine Nedjarine</i>	à Fez
<i>Medersa (école coranique)</i>	à Fez (es Sahrij)
<i>Bain maure</i>	à Fez
<i>Casablanca</i>	
<i>La Menara</i>	à Marrakech

Puis, réalisées après sa tournée dans les kasbahs du sud en 1918, une fois passé le Haut-Atlas

<i>Aquarelles</i>	<i>Commentaires</i>
<i>Telouet, dessin</i>	
<i>Tamdart, dessin</i>	
<i>Taourirt</i>	
<i>Taourirt : autre détail</i>	

(dans la vallée d'Ouarzaza)

<i>Aquarelles</i>	<i>Commentaires</i>
<i>Ouarzaza, dessin</i>	
<i>Ouarzaza, l'aquarelle correspondante</i>	
<i>Harka des Glonas (à Ouarazaza)</i>	
<i>Vue de Ouarzaza</i>	
<i>Temesla-Ouarzaza, dessin</i>	
<i>Temesla-Ouarzaza, l'aquarelle</i>	

(dans la vallée du Dadès)

<i>Aquarelles</i>	<i>Commentaires</i>
<i>Tazart, dessin</i>	
<i>Todra, dans la direction de Tafilalet</i>	
<i>Deux casbahs non identifiées :</i> • <i>L'une avec un fossé</i> • <i>Une autre</i>	
<i>Quelque part en Syrie</i>	lors de l'intermède de 1920
<i>Un minaret en Syrie</i>	idem
<i>Un palais en Syrie</i>	idem
<i>De retour au Maroc</i>	en Septembre 1921

Trouvées dans la ferme du château de Recoules

<i>Aquarelles</i>	<i>Commentaires</i>
<i>Un minaret</i>	
<i>Une arche (un porche)</i>	
<i>Une aquarelle représentant Alger (avec ?), partie d'une grande aquarelle coupée en deux</i>	
<i>Une felouque</i>	

Une autre aquarelle

<i>Aquarelles</i>	<i>Commentaires</i>
<i>Place de l'ormeau/ Quelque part en Provence</i>	à Saint-Tropez

Pour terminer, je veux citer un fragment de texte extrait d'un carnet de notes d'Alfred de Curzon et vous lire l'hommage rendu à Maurice Tranchant de Lunel par le Maréchal Lyautey dans une lettre du 3 juillet 1933.

- Extrait de carnet de notes d'Alfred de Curzon, 27 mars 1873 (La Seyne) :
« ‘Soleil couchant vu du bateau revenant de Toulon ou plutôt soleil couché’ »
Ciel : *jaune verdâtre, vapeurs violacées à l'horizon, bandes de nuages feu-éclatants plus clairs que les vapeurs violacées ; plus haut, bandes jaunes très brillantes ;*
Côtes violettes : *Six-Fours, La Seyne...*
Mer : *calme paraissant plus claire que le ciel, reflète la partie la plus brillante.*
Aux Sablettes : *Cap Sicié violet/bleu, ciel doré, mer bleu clair/verdâtre froid presque aussi claire que le ciel. »*
- Et maintenant, voici la lettre du maréchal Lyautey à propos de Maurice Tranchant de Lunel.
« C'est bien volontiers que j'apporte mon témoignage à la mémoire de l'artiste d'un si grand talent si personnel et si original, qu'était Maurice Tranchant de Lunel. Dès mon arrivée au Maroc en 1912, je l'avais choisi comme Directeur des Beaux-Arts. Il a créé ce service de toutes pièces et lui a donné l'impulsion et le développement auxquels tous ceux qui visitent aujourd'hui le Maroc, rendent hautement justice ». Signé Lyautey.

CONCLUSION

Ainsi, à la Seyne-sur-Mer, le quartier de l'Evescat peut s'enorgueillir d'avoir accueilli deux figures prestigieuses de la peinture, avec la chance que la demeure où ils ont séjourné, la villa « Notre Dame des Pins », existe encore, à savoir :

- Alfred de Curzon, un peintre académique, ambassadeur hors-pair des paysages seynois, de 1870 à 1873 ;
- et, de 1920 à 1932, Maurice Tranchant de Lunel, un peintre orientaliste dont les traces de sa vie au Maroc sont encore visibles dans cette maison de maîtres.

Alors que les Journées du Patrimoine entrent dans leur 32^{ème} édition, en 2015, il est temps que la villa « Notre Dame des Pins » prenne place, dans l'avenir, parmi les lieux de mémoire de la Seyne-sur-Mer.

Signé : « Je suis une voix qui souffle... et qu'on oublie ».

The End